

Agent de change en haute mer

L'Agent de change

Jacques Bellefroid,
La Différence, 178 pp., 676 F (14,94 €).

Jacques Bellefroid est un auteur déconcertant. Jamais là quand on l'attend. Ni tout à fait comme on l'attend. Ce n'est pas que ses livres manquent de ces constantes qui font un ton et une personnalité. Au contraire. Ces constantes sont dans la liberté qu'affiche cet écrivain intermittent à n'être que lui-même et à ne voltiger à la surface des faits et des individus que pour mieux en scruter le fond et saisir, sous l'apparence, ce qui leur appartient en vrai. Étant entendu que le vrai n'est pas nécessairement ce que l'on voit, ce qu'en disent les mots, ce qui relève de la logique ou de la raison commune. À partir de là, il suggère habilement combien la vérité d'un être et de ses pensées est difficile à communiquer. On sent toutefois chez lui un individualisme que révèle son refus de tout conformisme aux modes, à un style de narration, voire au rythme de ses parutions.

Remarqué dès son premier roman publié en 1964, "La grande porte est ouverte à deux battants", ce Lillois né en 1936 et installé à Paris dès sa vingtième année resta ensuite vingt ans sans rien faire paraître. Entre 1984 et 1989, cinq romans se succèdent avant – hors une pièce de théâtre – un nouveau silence de dix ans. En 1999 surgit "Fille de joie" précédant de neuf mois "L'Agent de change" tout récemment sorti.

TRAQUEUR DE RÉEL

Il y a du philosophe en Jacques Bellefroid qui fut l'ami de Michel Foucault et de Jean-Paul Aron. Et ce philosophe-là possède, outre le talent d'irriguer ses intrigues de suspense, l'art aussi subtil que rare d'insuffler du rire – un rire rentré, diffus, jamais fracassant – en pointille des questions qu'il soulève. Et auxquelles il nous confronte au long d'enquêtes conduites avec tant de maîtrise mais de détours qu'on en oublie qu'il s'agit d'un parcours de la pensée. Une pensée qui traque le réel. Ou, plutôt, ce qui, dans le réel, relève de l'évidence et de l'illusion. De la vérité et du mensonge. Du visible et du rêve. Ne peut-on tenir pour certain que ce qui est tangible et observable? Sommes-nous dans nos actes ou dans notre imaginaire? Le vrai et le faux ne s'imbriquent-ils pas plus souvent et étroitement que ne tentent d'en persuader notre raison raisonnée et nos assurances convenues?

Un agent de change – métier rivé aux chiffres et, donc, peu doué pour la fantaisie ou l'affabulation – se met à voir voguer la goélette représentée sur le timbre que sa femme lui a offert en surprise. Il le tient pour une certitude égale à celle de n'être pas fou. Est-ce possible? D'où cela peut-il venir? En écrivant pour éclaircir le mystère et résolu à ne s'en tenir qu'à un



Jacques Bellefroid ou l'art aussi subtil que rare d'insuffler du rire en pointille des questions qu'il soulève.

exposé scrupuleux des faits bruts, il n'ose pourtant pas avouer la vérité vraie à ceux – un ami, un philatéliste, un avocat, un opticien... – dont il espère un éclaircissement ou une complicité. La peur le retient. Peut-on faire admettre que les bateaux se déplacent sur les timbres sans passer pour dément?

HUMOUR + AMBIGUÏTÉ = TENSION

Tous les jours, vers midi, il se réfugie dans une chambre d'hôtel, à l'écart de la vie des autres, pour se confier au journal qu'il tient et, sans doute aussi, accompagner sa goélette dans sa traversée. De quelle traversée s'agit-il? Où mène-t-elle? Il nous entraîne vers la réponse – y a-t-il réponse? – avec une minutie qui ne rechigne pas aux ellipses, mais à travers un comportement si étrange que le lecteur troublé se met, lui aussi, à le considérer bizarrement.

Jacques Bellefroid tient

ferme la barre de cette goélette filant, toutes voiles gonflées, vers un but indistinct. Aux friselis d'un humour qui prend la distance, à une virtuosité sans mièvrerie, il ajoute ce qu'il faut d'ambiguïté pour créer la tension. Il semble s'amuser avec et de ses personnages à travers diverses scènes de confrontations savoureuses. Une manière pour lui de mettre en images sa réflexion d'écrivain élégant, lucide, secret, marginal en dépit d'un style classique et même s'il tend, au-delà des questions posées, à voir comment rejoindre les autres. Comment communiquer ce qu'on voit, pense, entend, demande-t-il, quand les autres voient, pensent, entendent autre chose?

Une bonne question qui vaut de se lancer dans la traversée de ce roman tout à la fois léger et intense, troublant et tendu, porté par la haute mer.

MONIQUE VERDUSSEN

"Toute la journée de ce mardi, je n'ai pensé qu'à ce qui m'était arrivé. Plusieurs fois, j'ai sorti de mon portefeuille où je l'avais rangé, le petit rectangle de papier pour le regarder à nouveau. La navigation recommençait. Je me suis senti saisi d'une crainte étrange, ou d'une horrible jubilation, je ne sais. Je n'ai plus osé montrer cela à personne. Ni en parler. J'avais presque honte. Et puis, le bonheur, c'est comme les fantômes, il suffit d'en parler pour qu'il disparaisse. Le malheur est plus stable."